

# COURIER DE BOSTON,

AFFICHES, ANNONCES, ET AVIS.

## *L'Utilité des deux Mondes.*

Prix, 5 Pence.]

Du JEUDI, 24 SEPTEMBRE, 1789.

[ No. 23.

### FRANCE.

#### *Révolution, Massacre, Confusion, Tranquillité.*

#### Assemblée Nationale.

Les transactions de l'assemblée nationale ont été conduites avec courage et politique, nos lecteurs trouveront dans le précis suivant les circonstances qui ont conduit au grand événement de Mercredi dernier.

Lundi 13 Juillet. M. Mounier, dans un discours animé, peignit les malheurs que la France avoit souffert par la perte du ministre en qui ils avoient fondé toutes leurs espérances. Il reconnut le principe que le Roi avoit seul le droit de nommer ses ministres, et de les démettre, mais il ajouta que la nation seule avoit le droit de faire connoître à sa Majesté ceux qui la servoient bien et ceux qui la servoient mal. MM. De Target, De Lalli-Tollendal, De Virieu, De Clermont Tonnère parlèrent successivement. La conversation fut animée. Pour éveiller l'attention de l'assemblée, un des membres se leva et lut un récit de ce qui se passoit à Paris, et de la situation critique de cette ville.—Il fut nommé deux députations, l'une au Roi pour lui représenter la situation horrible de Paris, et pour le supplier d'en retirer les troupes ; l'autre aux citoyens de Paris, afin qu'ils se missent entre eux et la troupe, pour les conjurer de respecter la paix publique. La première députation fut remplie des mêmes noms qui s'étoient rendus chez S. M. auparavant : quand on en vint à la nomination de la seconde, presque tous les députés se proposèrent et il s'ensuivit beaucoup de confusion ; l'on convint à la fin d'attendre la réponse du Roi, qui fut comme il suit.

### Réponse du Roi.

“ Je vous ai déjà fait savoir mes intentions sur les mesures que les désordres de Paris m'ont engagé à prendre, il n'appartient qu'à moi seul de juger de leur nécessité. Je ne puis accorder aucun changement. Il y a des villes qui se protègent elles-mêmes ; mais l'étendue de ma capitale ne me permet pas de me reposer sur des forces de ce genre. Je ne doute point de la pureté des motifs qui vous portent à m'offrir vos secours dans ces circonstances affligeantes ; mais votre présence à Paris ne peut produire aucun bien. Il est nécessaire d'expédier ici les travaux importants qu'il faut que je recommande encore à votre attention immédiate.”

La lecture de cette réponse produisit une indignation générale : l'assemblée se vit comme jettée dans une flamme. Elle prit ensuite une résolution solennelle, convenable à l'occasion ; et il fut nommé un comité pour la rédiger.—Ce comité s'étant retiré, fit son rapport, qui est comme il suit.

### ASSEMBLEE NATIONALE.

L'assemblée, prononçant les sentimens de la nation,

Déclare que M. Necker, et les autres ministres qui ont été démis de leurs emplois, ont emporté avec eux son estime et ses regrets.

Déclare que, craignant les funestes conséquences qui doivent résulter de la réponse de S. M., elle ne cessera pas d'insister sur l'éloignement des troupes extraordinaires qui sont cantonnées aux environs de Paris, et de Versailles, et sur l'établissement d'une garde des bourgeois.

Déclare encore, qu'il ne peut y avoir aucun intermédiaire dans ses communications avec le Roi.

Déclare que les agents civils et militaires sont responsables de toutes les entreprises, contraires aux droits de la nation, et aux décrets de l'assemblée nationale.

Déclare que les ministres actuels et d'autres conseillers de sa Majesté, de quelque rang, état ou autorité qu'ils puissent être, sont personnellement responsables des maux présents et à venir.

Déclare que la dette publique, ayant été contractée sur les principes de l'honneur de la nation Française, et la nation ne refusant point d'en payer l'intérêt, personne n'a le droit de prononcer le nom infame de *Banqueroute* : aucun pouvoir n'a le droit de violer la foi publique, sous quelque forme ou dénomination qu'elle puisse être attentée.

Enfin, l'assemblée nationale

Déclare qu'elle persiste dans ses résolutions précédentes, particulièrement sur celles des 17, 20, 23 de Juin der. ; et que la présente sera transmise au Roi par son Président, et sera imprimée pour l'information du public.

Cette déclaration sapport les fondemens du plan de Marti, non-seulement en ce qu'elle rendoit le Ministre et le Conseil secret responsable, mais en conservant le crédit public ; tout l'espoir du parti de \*\*\*\* consistant à déclarer une banqueroute nationale, et à commencer une guerre étrangère.

La conduite de la ville de Paris ne s'est point démentie dans aucun cas. Elle a été non-seulement ferme, et décisive, mais uniforme, éclairée et honorable.

De Paris, le 17 Juillet.

Dimanche dernier, en recevant la nouvelle de la démission de M. Necker, et qu'un corps de troupes étoit entré dans la ville, la populace commença à s'armer, et elle fut renforcée par les gardes Françaises. Dans la soirée il y eut une légère escarmouche, à la place de Louis XV, dans laquelle 2 dragons du regiment de Choiseul furent tués et deux autres blessés ; après quoi toute la troupe quitta la capitale. Lundi du grand matin, la populace força le couvent de St. Lazarre, où l'on trouva des munitions de tous les genres, en outre d'une grande quantité de bled, que l'on suppose y avoir été déposé comme dans un endroit de sûreté.

La bourgeoisie a résolu de lever une milice de 48,000 hommes. Une consternation générale règne

dans toute la ville. Toutes les boutiques sont fermées ; tous les emplois publics et particuliers arrêtés, et l'on voit à peine une personne dans les rues, excepté la bourgeoisie armée, qui a fait les fonctions d'une police temporaire, pour protéger les biens des particuliers, et pour rétablir le crédit public, qui avoit perdu toute son influence.

Mardi matin, on somma l'hôtel des invalides de se rendre ; elle fit quelque résistance, mais l'on s'en empara sans difficultés. Tous les canons, et les fusils servirent bientôt à armer tous les citoyens, qui y accoururent à foule. Les canons furent distribués dans les différens quartiers de la ville ; dans la soirée un détachement avec deux pièces de canon, alla à la Bastille, et demanda les munitions qui y étoient déposées ; on y avoit envoyé un parlementaire, qui fut reçu. Néanmoins, le Marquis de Launay, Gouverneur, commanda à la garde de faire feu, et il y eut plusieurs hommes de tués ; la populace, enragée de cette insulte, se jeta en avant, et c'est alors que le Gouverneur consentit à laisser entrer un certain nombre, à condition qu'ils ne commettraient aucune violence : en conséquence un détachement d'environ 40 entra, et aussitôt qu'ils furent passés on leva le pont-levis, et tout le parti fut taillé en pièces.

Ce manque de foi, aggravé par un tel exemple d'inhumanité, excita naturellement un esprit de vengeance et de tumulte que rien pouvoit apaiser. L'on fit bientôt une brèche à la porte, et la forteresse se rendit sur le champ. Le Gouverneur, le maître canonier, et le géolier, et deux vieux invalides qui s'étoient fait remarquer, furent saisis et menés devant le conseil assemblé à l'hôtel de ville, qui condamna De Launay à avoir la tête tranchée, ce qui fut exécuté sur le champ à la Place de Grève : et les autres prisonniers furent aussi mis à mort. Le Prévôt des Marchands eut aussi le même sort, ayant été soupçonné d'avoir trahi les citoyens : et leurs têtes furent fixées au bout de perches et portées par la ville.

Le soir, le reste des gardes Françaises joignit la bourgeoisie avec leurs canons et leurs munitions.

On ne trouva que 4 ou 5 prisonniers à la Bastille.

MERCREDI dernier le Roi se rendit à l'assemblée des Etats-Généraux à Versailles, accompagné, seulement, de Monsieur et du Comte d'Artois. S. M. invita les E. G. dans un discours qu'elle leur adressa, à chercher les moyens de rendre la tranquillité, et de



l'affister à assurer le bien-être des citoyens. S. M. déclara que, se reposant sur l'amour et la fidélité de ses sujets, elle avoit donné ordre que la troupe se retirât à une certaine distance de Paris et de Versailles.

Ce discours fut applaudi universellement, et S. M. retourna à ses appartemens, accompagnée de tous les députés de la nation, parmi les acclamations d'un concours inombrable de peuple. L'assemblée nationale envoya sur le champ une députation à l'assemblée des électeurs à l'hôtel de ville, pour lui faire savoir ce qui s'étoit passé.

M. LE MARQUIS DE LA FAYETTE fut nommé unanimement Généralissime de la milice de Paris, et M. Bailly, Prévôt des Marchands.

Cet après-midi, à deux heures et demi, S. M. entra dans la ville dans une voiture à huit chevaux, accompagnée de M. le Duc de Villeroi, Capitaine des Gardes du Corps, de M. le Duc de Villequier, premier Gentilhomme de la Chambre, de M. le Maréchal de Beauvau, de M. le Comte d'Estaing, et de deux Ecuyers, suivis d'une autre voiture, où étoient plusieurs suivans, et escortés par la milice, dont le commandant dévantoit le carrosse du Roi, avec plusieurs Marchands de Paris.

Lorsque S. M. fut entrée dans l'hôtel de ville, elle déclara qu'elle se trouvoit dans ce lieu, pour y gratifier les vœux des citoyens de Paris, et pour les assurer de son empressement à faire tout ce qui dépendroit d'elle pour tranquilliser les esprits, et leur rendre la tranquillité. Quand elle sortit, elle reçut les témoignages de loyauté et d'affection d'un concours innombrable de ses sujets. L'on croit qu'il n'y avoit pas moins de 150,000 citoyens sous les armes ce jour là.

S. M. a renvoyé tous ses nouveaux serviteurs de confiance, excepté M. De La Gallissière, et M. Necker doit être rappelé, et doit arriver incessamment à Versailles, s'il n'est pas déjà arrivé.

Du même lieu, le 18 juillet.

Le peuple a remporté une victoire complète. Paris présente à l'heure qu'il est une scène de joie tumultueuse.—Le despotisme est mort.—Necker vit.—Necker est revenu.

Avant-hier (Jeudi) on offrit des actions de grâces à notre-dame, pour la délivrance fortunée du pays du despotisme. On y chanta le *Te Deum*.

Du même lieu, le 20 juillet.

Le Roi n'est pas venu à Paris Jeudi dernier, comme

on s'y attendoit ; mais il s'y est rendu Vendredi. M. le Marquis de la Fayette fit battre un banc, que tous les citoyens armés fussent prêts pour recevoir sa Majesté. En conséquence chaque district s'assembla dans son corps de garde, et remplit son poste avec la plus grande régularité. A 10 heures le passage depuis la barrière de Passy, comprenant la place Louis XV, la rue St. Honoré, les quais qui menant à l'hôtel de ville ; la route de Paris à Versailles furent remplis des citoyens ou milice de Paris. Un corps d'environ 2000 jeunes hommes à cheval alla au devant du Roi, à la barrière jusqu'où il avoit été escorté par les citoyens armés de Versailles, (car Versailles se mêle aussi de liberté) ; et à trois heures S. M. fut remise aux soins de l'armée Parisienne, en habit uni, accompagné seulement de M. le Comte d'Estaing, du Prince de Beauvau, du Duc de Villeroi, du Duc de Villequier, sans aucune autre escorte.—La multitude étoit immense ; car on doit bien penser qu'en un pareil jour, il n'y a que les malades et les mourans qui s'absentent. Tous les postes fortifiés et les avenues la saluèrent par des décharges des canons qui lui avoient été pris deux jours auparavant, dans ses arsenaux. Mais on n'entendit pas un seul cri de *Vive le Roi* ; le folle ferveur d'idolâtrie est passée. Si un cri interrompoit le silence profond qui régnoit par-tout, il étoit prononcé en passant près de la personne du Roi, VIVE LA NATION, VIVE LA LIBERTÉ.

Le carrosse du Roi étoit devancé par cent députés de l'assemblée nationale, qui marchèrent, par la cavalerie et par les grenadiers François, avec leurs pieces de campagne, et les soldats des différens corps qui étoient restés fideles au peuple, tous décorés de la cocarde nationale, rouge et bleue.

A quatre heures sa majesté arriva à l'hôtel de ville, où elle fut reçue par M. Bailly, le nouveau Maire de Paris, qui harrangua S. M. par le discours suivant, en lui présentant les clefs de la ville, et une cocarde nationale, que S. M. accepta, et porta à son chapeau, à son retour.

“ Sire,

“ Je présente à votre Majesté les clefs de la bonne ville de Paris ; ce sont les mêmes qui furent présentées à Henry IV. Il avoit reconquis son peuple ; ici c'est le peuple qui a reconquis son Roi.

“ Votre Majesté vient jouir de la paix qu'elle a rendue à la capitale. Elle vient jouir de l'amour de ses

fidèles sujets. C'est pour leur bonheur que V. M. a assemblé auprès d'elle les représentans de la nation, et que vous allez concourir avec eux pour jeter les fondemens de la liberté et de la prospérité publique. Le jour mémorable que celui où V. M. vint prendre sa place comme un pere au milieu d'une famille réunie ! \* où elle fut reconduite à son palais par toute l'assemblée nationale, gardée par les Représentans de la nation, pressée par un concours de peuple immense. Vous portiez dans vos augustes traits les expressions de la sensibilité et du bonheur, tandis que l'on n'entendoit autour de vous que les acclamations de la joie, que les pleurs de la tendresse et de l'amour. Sire, ni votre peuple ni V. M. n'oublieront jamais ce grand jour—il est le plus glorieux de la monarchie ! il est l'époque d'une alliance auguste et éternelle entre le monarque et le peuple. La circonstance est sans exemple, elle immortalise V. M. J'ai vu le jour glorieux, et, comme si toute espèce de bonheur m'étoit destinée, † la première fonction du poste où m'a placé la bonté de mes concitoyens, est de vous porter les expressions de leur respect et de leur amour." ‡

Le Roi voulut parler ; mais son émotion étoit si grande qu'il ne put prononcer le discours qu'il avoit préparé.

M. De Bailly s'approcha de S. M. et après avoir reçu ses ordres, il dit à l'assemblée, que le Roi étoit venu pour dissiper tous les restes d'inquiétudes qui pourroient encore subsister relativement à ses dispositions envers la nation, et pour jouir de la présence et de l'amour de son peuple. M. B. déclara alors que le Roi étoit prêt à entendre tout ce que l'assemblée avoit à lui dire.

M. le Comte de Lally-Tollendal se leva, et avec une

\* Mercredi dernier, quand il vint à l'assemblée nationale se jeter dans les bras de l'assemblée, lui demandant la protection.

† M. Bailly fut nommé unanimement Prévôt des Marchands.

‡ On a fait plusieurs efforts même Jeudi der. pour empêcher le Roi de venir à Paris ; mais s'il n'avoit pas paru, la résolution générale étoit de procéder à Versailles avec 40 pièces de canon, de forcer les ponts de Sévres et de St. Cloud, nous emparant de toutes les personnes suspectes et plaçant leurs familles au front de la bataille. MM. le Duc d'Orléans et le Marquis de la Fayette ne quitterent point le Roi avant de lui avoir persuadé de se rendre à Paris.

éloquence noble et aisée, passa à peu-près dans ces termes : " Êtes-vous donc satisfaits, mes concitoyens, regardez-le ! regardez ce Roi que vos cœurs demandoient, ce Roi que vous demandiez à voir parmi vous : Contemplez-le ce Roi qui vous a rendu vos assemblées nationales, et qui vient consolider vos libertés sur une base inébranlable.—Puisse-t-il remporter de ce lieu, à jamais mémorable, la paix de son cœur, trop longtemps troublée ; cette paix qu'il ne mérita jamais de perdre, puisqu'il a choisi l'amour de son peuple pour sa seule garde. Prouvez-lui qu'il a gagné mille fois plus de pouvoir qu'il n'étoit résolu d'en sacrifier. Sire, dit-il, parlant au Roi, vous voyez ces sujets généreux et affectueux qui vous idolâtrant, écoutez leurs acclamations ! (Chaque phrase étoit interrompue par leurs cris.) Lisez sur leurs visages ! pénétrez dans leurs cœurs, vous n'y trouverez autre chose que les expressions de fidélité et d'amour ; il n'y en a pas un qui ne repaît avec joie la dernière goutte de son sang pour vous servir.—Puisse le traître, qui pourroit encore, par des insinuations coupables, calomnier les sentimens d'une nation fidèle et généreuse, dévouée à un Roi juste et bon, qui abandonnant désormais l'idée de rien devoir à la force, a résolu de tout devoir à ses vertus."

Le Roi, accablé par des scènes si touchantes, pouvoit à peine répéter ces paroles, qui furent répétées haut à toute l'assemblée—*Mon peuple pourra toujours compter sur mon amour.*

Dans la soirée, il y eut une illumination universelle, mais tout étoit tranquillité, et les congratulations étoient celles d'un courage ferme, victorieux dans la meilleure des causes.

Sur la transparence de l'une des fenêtres de l'hôtel de ville, on lisoit ces mots, LOUIS XVI, PERE DES FRANCOIS, ET ROI D'UN PEUPLE LIBRE.

Malgré les ordres que l'on avoit donnés de ne point applaudir, la populace ne put s'empêcher de montrer sa joie par ses acclamations.

*RECIT de ce qui s'est passé à la Séance tenue par le Roi le 15 Juillet.*

Le 15 Juillet, vers onze heures, le Roi s'est rendu, en voiture, avec Monsieur & Monseigneur Comte d'Artois, sans cortège & sans Ministres, dans la salle des Etats, où un grand concours de personnes est entré. Sa Majesté y a prononcé le Discours suivant :



*Discours du Roi aux Etats-Généraux.**Du 15 Juillet 1789.*

“ Messieurs,

“ Je vous ai assemblé pour vous consulter sur les affaires les plus importantes de l'Etat. Il n'en est pas de plus instante, & qui affecte plus sensiblement mon cœur que les désordres affreux qui règnent dans la Capitale. Le Chef de la Nation vient avec confiance au milieu de ses Représentans, leur témoigner sa peine, & les inviter à trouver les moyens de ramener l'ordre & le calme. Je sais qu'on a donné d'injustes préventions ; je sais qu'on a osé publier que vos Personnes n'étoient pas en sûreté. Seroit-il donc nécessaire de vous rassurer sur des bruits aussi coupables, démentis d'avance par mon caractère connu ? Eh bien ! c'est moi qui ne suis qu'un avec ma Nation ; c'est moi qui me fie à vous ; aidez-moi donc dans cette circonstance, à assurer le salut de l'Etat. Je l'attends de l'Assemblée Nationale ; le zèle des Représentans de mon Peuple, réunis pour le salut commun, m'en est un sûr garant ; & comptant sur l'amour & la fidélité de mes Sujets, j'ai donné ordre aux Troupes de s'éloigner de Paris & de Versailles. Je vous autorise, je vous invite même à faire connoître mes dispositions à la Capitale.”

L'Assemblée Nationale a prouvé, par les applaudissemens & les cris les plus redoublés de *Vive le Roi*, combien elle étoit satisfaite de ce Discours. Elle a ensuite demandé au Roi la permission de l'accompagner jusqu'à son Château. Et Sa Majesté, ainsi que Monsieur & Monseigneur Comte d'Artois, se sont mis en marche à pied au milieu de tous les Députés de la Nation, qui formoient deux lignes sans distinction d'Ordre, accompagnés des applaudissemens les plus universels. Quand on a vu l'Assemblée s'approcher du Château, la cour royale a été bientôt remplie d'une grande affluence ; chacun fixant ses regards du côté de l'appartement de Sa Majesté, sembloit attendre avec impatience que le Roi se rendit sur son balcon. La Reine y a paru avec Monseigneur le Dauphin, Madame royale & la Famille royale. Alors les cris de *Vive le Roi*, *Vive la Reine*, *Vive Monseigneur le Dauphin & la Famille Royale*, ont été répétés par toutes les bouches. Cependant l'Assemblée s'approchoit ; elle est arrivée jusques sous le balcon, & tous les Députés ont mêlé leurs applaudissemens à ceux du Peuple, & ont répété les cris de *Vive le Roi*, *Vive la*

*Reine*, jusqu'au moment où Sa Majesté & ses augustes Frères se sont réunis sur le balcon à toute la Famille Royale. On ne cessoit de jouir de leur présence, & de leur témoigner l'amour & le dévouement de tous les François pour le Roi, la Reine & pour tout le Sang royal. Leurs Majestés, ainsi que les Princes & Princesses se sont ensuite retirés, & les applaudissemens ont encore continué long-temps. Cette heureuse nouvelle a été portée avec la plus grande rapidité à Paris. L'Assemblée s'est réunie dans la salle, & sur le champ a député un assez grand nombre de ses Membres à Paris.

*Précis exact de la prise de la BASTILLE.*

Parmi les troubles inséparables des événemens extraordinaires qui viennent d'avoir lieu, il y a tant de versions différentes sur les détails de cet événement, que le Public n'est d'abord instruit que très-peu de la vérité. Voici la relation exacte des circonstances qui ont précédé, accompagné & suivi la prise de la Bastille. La postérité ne croira qu'avec peine cette révolution mémorable, si des Ecrits authentiques & détaillés n'en perpétuent pas la mémoire, & ne servent pas comme d'un monument immortel, qui consacre ce trait de magnanimité. Plusieurs personnes font parade d'une bravoure qu'on ne leur conteste point, tant que les faits n'ont pas été recueillis soigneusement. N'écoutons que la vérité, & gardons-nous de passer sous silence un seul des noms glorieux qui ont, dans cet événement incroyable, un droit public à notre hommage.

Le Mardi 14 Juillet 1789, vers les trois heures après-midi, un détachement de Grenadiers de Réserve, & un autre détachement de fusiliers de la Compagnie de Luberac, projetoient depuis une heure, après-midi, l'attaque de la Bastille, & s'occupoient d'en trouver les moyens, lorsqu'un Bourgeois, nommé Hulin, Directeur de la buanderie de la Reine à la Briche, près St.-Denis, parut au milieu d'eux, & leur dit : “ Mes amis, êtes-vous citoyens ? Oui, vous l'êtes. Marchons à la Bastille ; on égorge les Bourgeois & vos camarades : les uns & les autres sont vos freres. Souffrirez-vous qu'ils soient la victime de la plus cruelle trahison.”

A ces mots les Gardes Françaises, qui n'attendoient pas ce nouvel encouragement, puisqu'ils étoient d'avance disposés à partir, se mirent en marche sous le

commandement du sieur Warguier, Sergent-major des Grenadiers, avec un zèle & une ardeur bien dignes du courage qu'ils avoient déjà montré en tant d'occasions. Ils étoient suivis d'un certain nombre de Citoyens, auxquels se joignirent beaucoup d'autres, chemin faisant.

Ils prirent leur route par le Port-au-bled, les Gardes Françaises, commandés par leur Sergent, & les Bourgeois, par le sieur Hulin, auquel ils dirent tous d'une voix : *Vous serez notre Commandant.* Mais les uns & les autres étoient tellement animés du même esprit de patriotisme, que les Commandans des uns pouvoient se regarder comme les Commandans des autres, quoique les loix militaires, qui ordonnent aux soldats de n'obéir qu'à leur chef, ne fussent pas enfreintes.

Ils avoient avec eux trois piéces de canon, auxquelles furent réunies deux autres piéces qu'ils rencontrèrent auprès de l'Arseuil.

On entra sans difficulté dans la première cour, du côté des Célestins ; on y trouva quelques Invalides qui avoient rendu les armes le matin, & qui se joignirent aux Assiégés. De là, on pénétra sans peine dans la seconde Cour ; & ainsi de suite, jusques dans les cours de la Bastille.

L'action commença à l'entrée de la cour des Salpêtres ; on y plaça une piéce de canon, dont on ne fit qu'une décharge, après que les Grenadiers & Fusiliers eurent fait feu de file.

On traversa la cour après plusieurs autres décharges des Gardes Françaises & des Bourgeois, & l'on parvint à la seconde voûte.

Là, le canon fut encore braqué, & l'on s'empara du logement des Invalides, d'où l'on tira sur les embrasures de la Forteresse, pour empêcher la manœuvre de l'ennemi.

N'oublions pas ici de nommer le sieur Elie, Officier au Régiment de la Reine infanterie, qui traversa hardiment le feu & fit déranger des voitures de fumier, qu'on avoit mises à l'entrée de la seconde cour pour couper le passage aux assiégés.

On fit alors couper à coup de canon les chaînes du pont-levis pour prévenir une trahison ; & ce fut le sieur Hulin, qui, le premier, conseilla cet expédient nécessaire.

On avoit mis le feu au fumier qu'on avoit déchargé des voitures ; & cet incendie fut très-favorable aux

Assiégés, par l'épaisseur de la fumée dont l'obscurité couvroit les manœuvres des Soldats & des Bourgeois.

Un pauvre Invalide, ayant été chercher des rafraichissemens pour les assiégés, devint la victime de son zèle, & perit à quelques pas de l'incendie.

Les ennemis donnant alors avec plus de vigueur, on passa dans la dernière cour, malgré le danger qui n'intimidoit personne, & l'on parvint au pont qui communiquoit immédiatement à la Forteresse.

Le feu des ennemis avoit duré près de deux heures, lorsqu'on arbora le pavillon blanc au haut de la tour de la Basinière, la première à gauche en entrant du côté du midi. \*

Le sieur Hulin avoit eu la précaution de dire à six Grenadiers de se porter sur les petits créneaux du pont levis de la Forteresse.

Alors l'ennemi voyant que le pavillon blanc qu'il avoit arboré n'avoit pas inspiré plus de confiance aux Citoyens & Soldats qui continuoient de faire feu, prit le parti de se présenter de l'autre côté du pont-levis, & passa par les fentes un papier que l'éloignement empêchoit de lire. Un particulier inconnu alla chercher une planche par le moyen de laquelle on parvint à rapprocher le papier. Ce malheureux, encore victime de son zèle, tomba dans le fossé, & y perdit la vie.

Dans cet instant le sieur Maillard fils, dont le père est Huissier à cheval au Châtelet de Paris, eut le courage de reprendre le papier, & l'apporta entre les mains du sieur Hulin & des autres chefs qui y lurent ces mots, conjointement avec tous les assiégés qui purent y porter les yeux : *Nous avons vingt milliers de poudre, & nous ferons sauter la garnison, & vous aussi, si vous n'acceptez pas la capitulation.*

Cette menace n'eut point l'effet qu'on en attendoit. Les assiégés fusillèrent le pont-levis ; trois piéces de canon s'avancèrent, & firent une décharge sur le pont.

L'ennemi voyant qu'on vouloit abattre le pont, fit

\* La défiance des assiégés étoit bien fondée ; l'Hôtel-de-Ville avoit envoyé le matin à la Bastille une Députation, composée de MM. de Corny, l'Abbé Fauchet, Poupard de Beaubourg, & quatre autres Citoyens. Ce fut alors qu'on arbora le pavillon blanc ; les Députés entrèrent dans la première Cour ; on les trahit, & ils faillirent être écharpés par le Peuple, qui les prenoit eux-mêmes pour des trahes.



baïsser le petit pont-levis de passage, qui est sur la gauche de l'entrée de la Forteresse.

Malgré le nouveau danger qui naissoit de cette manœuvre de l'Ennemi, les sieurs Elie, Hulin & Maillard sautèrent sur le petit pont, & demanderent à grands cris l'ouverture de la dernière porte.

Les Gardes-Françoises, conservant leur sang-froid au sein du péril, formèrent une barrière de l'autre côté du pont, pour empêcher que la foule des Affligés ne s'y précipitât. Cet acte de prudence, dans la chaleur de l'action, ne doit pas être passé sous silence ; car sans cette précaution, des milliers de personnes auroient perdu la vie.

Alors la porte s'ouvrit ; le sieur Elie entra le premier, & les autres de suite, sans que personne éprouvât le moindre accident.

Tout le monde étant entré dans la grande cour de la Forteresse, qui forme un quarré long de 120 pieds sur 80 de largeur, le sieur Maillard qui connoissoit le Gouverneur, commença par s'en saisir, en appelant au secours, parce qu'on baïssoit le grand pont-levis. Un Grenadier, nommé Arné, accourut, & s'emparant du Gouverneur, de concert avec le sieur Maillard, le mit entre les mains des sieurs Hulin & Elie.

M. de Launay portoit une canne à pomme d'or & à épée, dont il vouloit se percer le sein ; le sieur Arné la lui arracha.

Le peuple s'obstinant à demander confusément la prompte mort du Gouverneur, les deux personnes † qui s'en étoient emparé, cherchèrent à le préserver de sa fureur ; ils le conduisirent dehors & l'amenerent jusques sur la place de l'Hôtel-de-Ville, non sans partager les mauvais traitemens qu'éprouvoit leur prisonnier.

On fait quel fut le sort de cet infortuné Militaire, dont la fin tragique fit une sensation qui durera autant que le souvenir de cette action.

Tel est le détail exact de la prise de la Bastille. Toute la France retentit de ce trait de valeur ; nos enfans le raconteront à nos derniers neveux, & l'étranger qui l'apprendra, saura ce que valent les Parisiens.

Monarque citoyen ! Homme sensible & loyal ! Roi chéri de tous les François vertueux ! O Louis XVI, tu as vu de tes yeux ce que peuvent tes fideles Sujets pour leur défense ; tu as vu ce qu'ils pourront

† Le sieur Hulin sur-tout, qui par sa taille avantageuse protégeoit le Gouverneur.

pour la tiennre, toutes les fois que tu te rapprocheras d'eux avec la confiance d'un pere. Ils t'aiment, ils te réverent, & n'attendent que l'expression de ton cœur pour le signer de leur sang.

En tremblant pour lui-même, il pensoit à son Roi,

Et son dernier soupir auroit été pour toi. ||

Et vous braves Soldats de la Nation, qu'une fureur aveugle sembloit armer contre vos freres, vous allez, au récit de cette action mémorable, apprendre à les admirer, à les chérir ; & vos mains courageuses ne dirigeront plus leurs traits que sur les Nations ennemis.

|| Ces deux vers sont extraits d'une Epître du Cousin Jacques à Louis XVI, insérée dans le *Courier des Planetes*.

### De B O S T O N, le 24 Septembre.

*Fête, donnée à bord de l'Illustre.*

Les pavillons de toutes les nations furent déployés dans un instant, sur tous les vaisseaux de l'escadre, ce qui produisit tout-à coup un coup d'œil superbe. A l'arrivée du canot qui portoit le Gr. la troupe se trouva sous les armes, M. le Vicomte et ses officiers s'avancèrent et reçurent S. E. à bord de l'Illustre. On lisoit sur tous les visages la satisfaction et la joie que produisit cette fête.

Lorsque les Convives eurent pris des rafraichissemens ils visitèrent le vaisseau ; tout leur en parut d'une beauté qui ne pouvoit être égalée que par le bonheur et l'harmonie qui régnoient dans chaque partie. L'on annonça le dîner à deux heures, alors M. le Vicomte conduisit S. E., S. H., le Conseil, suivis du reste des convives à un dîner brillant et somptueux, dont l'ordre et l'arrangement, au dessus de toute description, ne pouvoient être supportés que par la politesse et les soins obligeans de M. le Vicomte, qui avoit fait placer au haut bout de la table un pavillon Américain, à l'autre, une fleur de lis, et dans le milieu, une étoile. On voyoit encore devant le général un pavillon, représentant les armes de France d'un côté, et de l'autre celles des Etats-Unis, comme l'emblème de l'alliance des deux nations. Ce compliment, en exprimant la cordialité et l'amitié que la nation Française a pour nous, frappa tous les convives d'admiration et de respect pour M. le Vicomte de Pontévès.

\* \* MM. les Souscripteurs de New-York, qui n'ont point encore payé la moitié de l'abonnement, conformément au Prospectus, sont priés de la remettre à M. John Fenno, chargé de la correspondance du Courier, à New-York. La moitié de l'abonnement est de 8s. et 4 pence, argent de Boston.

☞ Ceux qui n'ont pas reçu tous leurs numéros exactement pourront également se procurer ceux qui leur manquent chez M. Fenno.—L'Editeur réclame l'indulgence de MM. les Abonnés sur les retards et les *défalctions* qui ont nécessairement suivi le transport de cette feuille ; il travaille maintenant à le rendre plus régulier.

Extrait de la Proclamation du Roi d'Espagne, relativement à l'établissement de ses nouveaux territoires, sur le Mississipi.

“ Il donne à chaque famille où il y a quatre enfans, 400 acres de terres, 4 vaches et un taureau, 4 brébis et un bœuf, 4 truies et un cochon, une jument avec tous ses haras, un cheval de haras pour 10 juments, 24 poules et 2 coqs, 1 filet et un bateau pour pêcher pour 10 familles, avec ce proviso, que si aucune famille montrait de la négligence dans l'agriculture, elle seroit privée de cet attirail, qui alors appartiendrait aux neuf autres familles. Elles devront aussi avoir un lot dans la ville, avec 200 plantes choisies, et le même nombre de plantes pour les plantations, lesquelles devront être tirées au lot. Elles seront exemptes de tous droits ou taxes quelconques pendant 10 ans. Il leur sera fourni toute sorte d'ustensiles de fermier et des vivres pendant un an, à compter du jour de leur arrivée. Les frais de voyage, depuis leur demeures respectives jusqu'au lieu de leur destination, leur seront payés par le Roi. Tous les habitans y jouiront d'une entière liberté de conscience—they auront celle de choisir leur clergé. Il leur sera enjoint de jurer de ne jamais prendre les armes contre les intérêts de la Couronne d'Espagne ; mais ils pourront faire leurs propres lois, pour leur gouvernement, &c. &c.

Avis ultérieurs, sur la piraterie dont nous avons rendu compte dans le No. précédent.

De l'aveu de l'un des prisonniers, ils mirent à la voile du Port au Prince le 1er. Juillet, à bord de l'*Aurore*, chargé pour Cayenne, de vin et de plusieurs autres marchandises sèches. Peu de jours après qu'ils furent à la mer, Thomas Breton, Irlandais, Pierre Joseph, Portugais, et Jean McCaron, Ecossois, tous trois faisant partie de l'équipage de l'*Aurore*, formèrent le complot d'assassiner le Capitaine et le maître, n'y ayant point de second, et de mener le bâtiment sur les côtes d'Amérique. Ils mirent ce projet à ex-

écution, en jettant à la mer les personnes comme il est dit ci-dessus, au moment où elles s'y attendoient le moins. Deux matelots François de l'équipage, semblent avoir entièrement ignoré ce complot. L'autre est un Américain ; il parait que ce dernier le découvrit un peu avant son exécution ; mais étant malade, et craignant d'ailleurs que s'il en donnoit avis, on ne lui fit subir le même sort, il n'en dit mot : Ensuite ils dirigèrent leur course vers le Maryland ; lorsqu'ils y furent arrivés, n'ayant pas trouvé le moyen de disposer du bâtiment et de la cargaison, ils en ouvrirent les écoutilles, et sautèrent dans la chaloupe, avec laquelle ils arrivèrent, où ils sont à présent, et où ils recevront vraisemblablement le châtiment dû à l'atrocité de leur crime.

Il y a environ deux ans, qu'un fermier de Cobbeconce, dans le *Kennebeck*, en labourant, sentit sa charrue s'arrêter par quelque objet ; après avoir regardé ce que c'étoit, il trouva un crâne humain. Il creusa ensuite au dessous de l'endroit où il avoit trouvé ce crâne, et il y trouva le squelette complet d'un Indien, couché dans des écorces de bouleau. L'on suppose que cet Indien est mort, il y a environ 150 ans. D'après la grandeur des os, on a estimé la grandeur de l'Indien à 7 piés et demi (Anglois,) et d'une grosseur proportionnée. Une des personnes présente, et dont la figure étoit très large, mit les os maxillaires de ce squelette par dessus sa joue, avec beaucoup d'aisance, et il y avoit beaucoup d'espace.

Discours, adressé au Roi de France, sur son passage, dans la rue St. Honore, par M. Trudon, Président de ce district.

“ Les Citoyens du district de l'Oratoire ont l'honneur d'assurer Votre Majesté de leur profond respect, de leur inviolable attachement, vous vous êtes convaincu, Sire, que vous êtes le Roi du meilleur, du plus puissant Peuple de l'univers, & que ce jour si glorieux au Monarque à ses Sujets, est le plus beau du Règne de Votre Majesté.”

A BOSTON, de l'Imprimerie de SAMUEL HALL, Libraire, dans le Cornhill, No. 53, où l'on peut se procurer chaque Numéro.—On souscrit, pour le COURIER DE BOSTON, chez M. Hall ; à Salem, chez MM. Dabney et Cushing ; à New-York, chez M. Thomas Greenleaf, et M. John Fenno ; à Philadelphie, chez M. Mathew Carey ; et chez les principaux Imprimeurs des Etats-Unis.—L'Editeur se fera un plaisir, et même un devoir, de recevoir et de traduire tous les morceaux utiles qu'on voudroit lui communiquer dans tous les genres, sur-tout sur le commerce.